



## Les Jeunes Filles sous Louis XIV

SUITE

*La vie à la cour : La présentation. — Le lever. — La messe. — L'appartement et le jeu. — Les promenades et les plaisirs ordinaires.*



La cour ne rend pas content, a dit La Bruyère, et elle empêche qu'on le soit ailleurs. » C'est là l'opinion d'un philosophe chagrin et désabusé, ce n'est pas l'avis de la plupart des courtisans, encore moins celui des femmes de condition. Mme de Sévigné, qui ne s'avouait frivole que dans la bonne mesure, était fort contente chaque fois qu'elle allait à la cour. Y être établie naturellement, c'est-à-dire être obligée d'y remplir une fonction quelconque, lui semble une chose bien douce, et elle avoue très sincèrement qu'elle aurait fort aimé ce pays-là, qu'elle ne s'en est éloignée, qu'elle n'en a médité que par chagrin de n'y avoir ni maître, ni place, ni contenance.

Cet engouement, toutes les femmes de qualité le partageaient.

Voir le roi, l'entendre, lui répondre s'il daigne vous parler, avoir l'honneur de figurer dans quelque ballet où il danse, monter dans son carrosse, assister à la messe dans la chapelle royale, être admise au lever, à la toilette, au jeu, au cercle et au coucher de la reine, suivre les chasses et les promenades, souper dans les petits appartements, être invitée aux fêtes du Louvre, de Saint-Germain, de Versailles, de Fontainebleau ou de Marly, telles étaient les prérogatives, ou plutôt tels étaient les avantages dont pouvaient jouir

une jeune fille ou une dame présentée à la cour. La présentation était donc le premier pas, la première formalité, la cérémonie initiale et solennelle de toute existence mondaine; c'était en même temps la sanction d'une naissance incontestablement illustre, car, avant toutes choses, les généalogistes du roi devaient examiner les titres et constater que la noblesse de la famille remontait avant l'an 1400.

La présentation avait lieu le dimanche.

On imagine le trouble d'une jeune fille dans les apprêts d'une telle cérémonie, l'affolement de ses femmes de chambres, car on en devait avoir plusieurs autour de soi. Madame, belle-sœur du roi, en comptait jusqu'à dix-huit. En une telle circonstance, le souci de la toilette primait tout. Heureuses les présentées pour lesquelles la Martin, la célèbre coiffeuse, avait bien voulu se dérangé. On avait commandé les souliers à Lestrangé ou à quelque autre cordonnier fort en vogue. Alors qu'on pouvait se rendre à Marly ou ailleurs en manteau, la tenue obligatoire pour Versailles, considéré comme la résidence du roi, était le grand habit. Les couturières ne furent autorisées à se former en communauté qu'en 1675, mais il leur était encore expressément défendu de mettre la main à n'importe quelle pièce ajustée du vêtement; c'était donc un tailleur, et sans doute le très fameux Lacouture, qu'on chargeait de l'habillement. Son habit de cour laissait le cou et les épaules à découvert, les bras nus jusqu'aux coudes; il marquait et cambrait la taille. Pour la traîne, il n'était pas permis de la porter aussi longue qu'on l'aurait voulu; la queue de la reine pouvait avoir onze aunes, soit plus de treize mètres. Les filles de France avaient droit à neuf aunes, les petites filles de France à sept, les prin-



cesses du sang à cinq, les duchesses à trois. La traîne de notre jeune débutante devait donc mesurer moins de trois aunes. Pour les pierreries, on l'en couvrait. Les pierres fausses étant en discrédit, non seulement on avait recours, dans une telle occasion, aux diamants et aux bijoux de toutes les dames de famille, mais on demandait encore aux amies d'en prêter. (Bien qu'elle eût des bijoux précieux et beaux, M<sup>me</sup> de Montespan ne se faisait aucun scrupule, dans les fêtes somptueuses, d'emprunter les diamants d'une ancienne lingère devenue, à force d'intrigue, la maréchale de l'Hôpital.) Une fois habillée, parée, poudrée, avec, sur les joues, la nuance de rouge voulue, ni trop claire ni trop foncée, notre jeune fille, en sa toilette si pesante qu'elle peut à peine la porter, prend sa dernière leçon de révérences de Favier, danseur de l'Opéra, pensionné par le roi. Devant ce juge infaillible, elle avance, salue, puis se retire majestueusement à reculons, ainsi qu'il le lui a appris, et, ainsi qu'elle le fera tout à l'heure devant Leurs Majestés, avec le pied, elle repousse doucement, adroitement le bas de robe et sa traîne en arrière. C'est la grande difficulté. Favier est content : il affirme que son élève lui fera honneur.

Cet encouragement est le signal du départ.

En carrosse, près de sa mère qui l'accompagne ou de la dame qui la doit présenter, la jeune fille écoute docilement les suprêmes recommandations : « Si, par faveur rare, la reine ou le roi daignaient lui adresser la parole, qu'elle ne se trouble pas » surtout ! Certes, le roi est imposant, et il arrive « à bien des courtisans de changer de visage dès qu'il paraît, mais le roi est aussi l'homme du monde le plus poli. Il excuserait une apparence d'émotion ; mais, à la moindre faute contre l'étiquette, les courtisans qui, eux, ne se piquent pas d'indulgence, ne manqueraient pas de dégoiser partout que la nouvelle présentée manque d'esprit, et même, ce qui est plus grave, de présence d'esprit. Reproche pis encore, — ils diraient qu'elle ne sait pas la cour ! Ce sont là de ces coups dont on ne se relève pas ! »

Sur ces conseils, suivis de beaucoup d'autres non moins impressionnants, on arrive à ce palais fameux qui est une ville, à travers des communs qui sont une province. Dès le vestibule et l'escalier, on peut prévoir qu'il y aura beaucoup de monde, que *la cour sera grosse*. Le cœur de notre débutante bat à se rompre. Elle monte le grand degré, la voici déjà dans l'antichambre, puis sur le seuil du salon où se trouvent Leurs Majestés. L'approche même du danger lui redonne quelque sang-froid ; elle fait appel à la fierté de sa race, tous les regards avidement fixés sur elle la redressent ; elle veut faire honneur aux traditions des siens et, dans un effort d'énergie, elle maîtrise son trouble, évoque les leçons et les conseils, se rappelle le cérémonial prescrit, et l'exécute à mesure.

Elle fait à la porte sa première révérence, puis

elle avance de plusieurs pas, et seconde révérence. Elle ne risque la troisième que juste en face de la reine. Ensuite, prestement, mais sans hâte déplacée, elle ôte son gant de la main droite, s'incline profondément et prend le bas de la robe de la reine, afin de le baiser. Mais la reine l'en empêche aimablement en retirant sa jupe et, faveur insigne, prononce quelques mots de bienvenue. Notre jeune personne, quoique toute rose sous son rouge, trouve à propos quelques paroles de gratitude respectueuse. Dès qu'elle les a achevées, la reine, à son tour, fait une révérence, et c'est la permission ou l'ordre de la retraite. Ici, les regards malicieux de tous les courtisans deviennent plus attentifs : c'est l'épreuve difficile, le moment où il faut se retirer à reculons tout en exécutant les trois révérences d'adieu ; le moment où il faut, selon les leçons de Favier, sans le moindre faux pas, repousser adroitement et furtivement cette traîne si lourde. La débutante s'en tire, supposons-le, fort gracieusement, et la voici maintenant devant le roi. Mêmes révérences ; mais le roi fait plus : il applique légèrement sa joue gauche sur la joue droite de notre jeune fille, et Monsieur, frère du roi, lui fait ce même honneur. La reine ne le doit accorder qu'aux duchesses. Cela fait — et c'est le plus important — on n'a plus qu'à recevoir les compliments des gens qu'on peut connaître à la cour. Ceux-ci vous font les *mille caresses à quoi ils ne pensent pas*. Si cependant l'accueil a paru particulièrement gracieux, si on a reçu du roi un de ces mots aimables que la Marquise appelait *ses petites prospérités*, la présentée, en se retirant, recevra un mot de *tout ce qu'elle rencontre en son chemin*. Si le mot du roi, outrepassant sa politesse coutumière, peut faire prévoir un commencement d'exceptionnelle faveur, alors ce sera autour de notre jeune fille un débordement de louanges. Les flatteurs la suivront dans la galerie, dans les appartements, dans l'escalier, voire même dans les cours. Elle trouvera des amis inconnus jusqu'à ce jour, il lui naîtra des parents à chaque pas. Et c'est dans l'enivrement d'un vrai triomphe qu'elle quittera le palais. Il ne lui restera plus, le lendemain, qu'à rendre visite *aux honneurs*, c'est-à-dire aux dames d'atours de la reine et des princesses.

La présentation faite, commencent les joies de l'existence à Versailles. *Qui a vu la cour le matin, la veut voir le soir*. Cette phrase est devenue proverbe. Pour voir cette cour, matin et soir, il était certainement commode, mais aussi très difficile d'avoir logement au palais. Une grande dame, qui dans son vaste et somptueux hôtel pouvait changer d'appartement à chaque saison, l'abandonnait sans hésitation, avec bonheur même, pour venir habiter à Versailles quelque entresol étouffé ou quelque chambre étroite dans les combles.

Imaginons que notre jeune fille, une fois présentée, ait la chance d'être logée à Versailles



même, chez quelque parente ou amie attachée particulièrement à la reine. Elle aura par là toute aisance pour voir et être vue, pour fixer l'attention et gagner la faveur. Il était, en effet, fort important, pour se faire accepter et obtenir quelque considération, de se montrer assidûment au roi. Il aimait les visages de connaissance et avait l'habitude de causer avec les mêmes personnes. Se dérober, ne venir même à la cour que par intermittence, c'est vouloir être promptement oublié.

Le premier désir de notre jeune fille, une fois présentée, sera de pouvoir assister au lever ou à la toilette de la reine. Cela n'est pas si simple qu'elle l'imagine, tant, fort souvent, la presse est grande dans les salons. Pour se faire faire place, il était bon de ne pas avancer timidement. Une entrée à fracas, un salut léger aux courtisans qui attendent déjà; si on parle, parler sur un ton élevé, marquant bien qu'on se sent au-dessus de toutes les personnes présentes; se rengorger, voilà les seuls moyens d'écarter un peu le monde et de se frayer un chemin jusqu'à la porte de Sa Majesté. Cette porte est fermée. On y doit gratter doucement du bout des ongles. Y heurter eût été une hardiesse répréhensible. Il fallait être rustaud et ignorant des usages comme ce *baron de la Crasse*, de la comédie de Poisson, pour commettre l'inconvenance que l'auteur nous conte ainsi :

J'allais pour voir le roi, quand insensiblement Je connus que j'étais dans son appartement...  
... Où j'étais donc on faisait fort la presse.  
Une porte s'ouvrait et se fermait sans cesse.  
Beaucoup de gens entraient assez facilement,  
J'en vis qu'on repoussait aussi fort rudement.  
Je cherchai le marteau pour frapper à la porte,  
Mais je fus obligé (car je n'en trouvai point)  
De donner seulement deux ou trois coups de poing.  
L'huissier ouvre aussitôt, criant d'une voix forte :  
— Qui diable est l'insolent qui frappe de la sorte ?  
— Je n'ai pas frappé fort, lui dis-je, excusez-moi;  
C'est le désir ardent qu'on a de voir le roi.  
— Mais d'où diable êtes-vous pour être si novice ?  
Dit-il. — De Pézenas, dis-je, à votre service.  
— Hé bien ! apprenez donc, monsieur de Pézenas,  
Qu'on gratte à cette porte et qu'on y heurte pas.  
Vous voulez voir le roi ? vous attendrez qu'il sorte,  
Dit-il, et repoussa fort rudement la porte.

Cette humiliante déconvenue advenait à beaucoup de personnes. Après s'être nommées à l'huissier ou bien à la dame de service, elles se voyaient refermer la porte au nez; elles n'entraient qu'avec la foule. D'ailleurs seules les hautes dignitaires et quelques dames favorisées avaient accès. L'huissier savait le nom de celles-là et leur donnait l'entrée. Pour toutes les autres dames, plus ou moins qualifiées, il agissait selon son propre discernement, faisant demander pour elles à la reine la permission, ou les repoussant sans même transmettre leur requête. C'est alors qu'une toilette brillante, un galon d'or plus ou moins large, pouvaient en imposer à cet huissier terrible et le rendre favorable.

Une fois entrée, assister, du fond de la pièce et derrière la balustrade, au petit lever de la reine était à peu près tout ce que notre jeune fille pouvait espérer. Par chance très rare, il arrivait cependant qu'elle put toucher au passage la chemise de la reine en la prenant des mains de la première femme de chambre pour la passer à quelque dame d'honneur qui, elle-même, la devait repasser à une dame de plus haut rang, duchesse, princesse du sang, petite-fille ou fille de France qui, finalement, la donnait à la reine.

Aller, dans la chapelle de Versailles, à la messe du roi — (aux grandes fêtes de l'année, on entendait trois messes par jour) — était une faveur non moins recherchée. Là, par exemple, la contrainte n'était pas si grande. On y parlait, on y riait même avec beaucoup plus de désinvolture que dans l'antichambre de Sa Majesté. La Bruyère nous a laissé de cette messe un tableau fort piquant. Les grands formaient un vaste cercle au pied de l'autel. Ils demeuraient là, le dos tourné au prêtre et aux saints mystères, les faces élevées vers le roi que l'on apercevait à genoux dans une tribune et à qui ils semblaient avoir tout l'esprit et le cœur appliqués. Le prince adorait Dieu, mais la cour semblait adorer le prince. Les optimistes, d'ailleurs, ne voulaient voir en cela qu'un admirable esprit de subordination. Néanmoins le bruit des bavardages devint si insupportable que le roi fut obligé d'ordonner qu'on l'avertit de toutes les personnes qui causeraient à la messe. Un détail en passant : la chapelle, l'hiver, n'était que peu ou pas chauffée et, comme par respect pour le roi, les princesses elles-mêmes n'y pouvaient avoir de chancelière, on en sortait les pieds à moitié gelés.

Il y avait *appartements* trois fois par semaine à Versailles. La galerie et toutes les pièces étaient alors remplies de monde. On jouait dans un salon; dans un second, il y avait musique : les vingt-quatre violons de la chambre du roi faisaient merveille. Dans un troisième salon, une collation était servie. Vers trois heures, toute personne présentée pouvait voir là le roi, la reine, Monsieur, Madame, Mademoiselle, les princes, les princesses, toute la cour. D'après les témoignages contemporains, on y trouvait les hommes les mieux faits de l'Europe et plus de trente femmes d'une beauté accomplie. « Tout y est meublé divinement, s'écrie M<sup>me</sup> de Sévigné, tout y est magnifique ! » Elle ajoute : « Un jeu de reversi donne la forme et fixe tout. Mille louis sont répandus sur le tapis. Il n'y a point d'autres jetons. Cette agréable confusion sans confusion de tout ce qu'il y a de plus choisi dure depuis trois heures jusqu'à six heures. » Ici, la bonne Marquise est par trop indulgente. Ces heures consacrées au jeu étaient réellement les seules heures d'une confusion qui devait amener, plus tard, un grand relâchement d'étiquette; c'était l'heure où la compagnie, précisément, n'était pas ce qu'il y avait de plus choisi.



D'abord tout le monde, hommes et femmes, y eut bientôt l'autorisation de s'asseoir pêle-mêle. Il suffisait qu'une dame, même une femme de chambre, eût part à l'enjeu pour qu'elle eût le droit de prendre un siège et de s'installer sans façon près d'une table. Le désir d'avoir des gens pouvant jouer gros jeu poussa vite à admettre ce que la princesse Palatine appelait *la racaille*. Les gens de haute lignée n'étant pas les plus riches, on ne s'étonna plus trop de coudoyer des parvenus tels que Langlée.

Ce Langlée tout court, le fils d'une femme de chambre de la reine-mère, prodigieusement enrichi par le jeu, semble, si nous en croyons les anecdotes, avoir un des premiers donné le mauvais ton. Sorte de ministre de la mode, dès l'époque où Louis XIV renonça à la fixer lui-même, il se permettait de faire de superbes cadeaux à toutes les femmes de la cour et elles les acceptaient. Ce fut ce Langlée qui offrit à M<sup>me</sup> de Montespan cette fameuse robe « d'or sur or, rebrodée d'or, rebordée d'or par dessus un or frisé, rebrochée d'un or mêlé avec un certain or qui faisait la plus divine étoffe qu'on ait imaginée ! » Il se targuait de ses libéralités pour prendre ses coudées franches partout et ses familiarités étaient tellement insupportables que le comte de Grammont dut lui dire très haut, un jour, pendant le jeu : « M. de Langlée, gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec le roi ! » Nous reparlerons de ce parvenu d'importance. Remarquons seulement ici que son insolence devait être grande pour que, en pleine cour, le comte de Grammont eut la hardiesse de lui lancer une apostrophe qui était en même temps un blâme pour le roi. Notre jeune présentée aura, tout d'abord, à se garder des impertinences aussi bien que des amabilités de ce Langlée.

Pendant ces trois heures de jeu, le roi se retirait par instants pour lire les courriers qui lui arrivaient. Il revenait ensuite et, souvent, s'attardait à causer, mais, plus volontiers, ainsi que nous l'avons dit, avec les dames qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Vers six heures, généralement, le roi abandonnait le jeu pour la promenade. Parfois, on montait en calèche : *une de ces voitures où, étant tourné du même côté, on ne se regarde point*. On s'y installait moins nombreux que dans les carrosses : six places, y compris le strapontin. La calèche de la reine suivait celle du roi et, pour ces deux voitures, les invités étaient désignés à l'avance. Les autres se groupaient selon leur fantaisie. Le roi aimait assez à faire *le tour du propriétaire*. Une personne de marque, ne fréquentant pas habituellement la cour, venait-elle à Versailles, le roi la faisait monter dans sa calèche et la menait voir les merveilles de sa résidence. Il était très sensible aux cris d'admiration. On visitait ainsi la ménagerie ou bien on s'arrêtait parfois au bord du grand canal. On y retrouvait la

musique et on se promenait sur l'eau, dans les gondoles. Vers dix heures on retournait au palais où le roi offrait la comédie. Vers minuit on soupaît ou plutôt on faisait *médianoche*. Souvent aussi le roi se promenait à pied. Fatigué, il montait dans une petite voiture, *une roulette*, que traînaient les Suisses. Les personnes privilégiées marchaient à pied, à côté de la roulette ; les autres suivaient. Tout le monde devait rester découvert dans cette promenade, mais le roi se tournait presque toujours vers les courtisans et il avait l'honnêteté de leur dire : « Messieurs, mettez vos chapeaux, je le trouve bon. » Était-il accompagné de la reine, de Madame, de la Dauphine ou bien de la Duchesse de Bourgogne, il donnait cette permission, non en son nom propre, mais au nom de ces princesses. Monsieur, frère du roi, ne voulait, sous aucun prétexte, qu'on se couvrit devant lui. Aussi, le roi, en souriant, ajoutait fréquemment : « Oui, messieurs, couvrez-vous, mon frère n'y est pas ! » Cependant, quand il y avait des étrangers en visite dans les jardins, le roi, pour qu'on gardât sans doute une plus grande idée de son prestige et des respects qu'on lui devait, ne donnait pas cette autorisation. Le Dauphin se souciait beaucoup moins de l'étiquette et, plus tard, dans ces mêmes promenades à pied, auprès la Duchesse de Bourgogne les courtisans se couvraient sans lui demander la moindre permission et à la grande indignation des femmes qui avaient vu le commencement du règne. La jeune Duchesse marchait elle-même appuyée familièrement au bras de quelque dame. Dans les salons, les hommes s'asseyaient devant elle ou s'étendaient sur des canapés. On surprit même, un matin, des frotteurs qui jouaient sans gêne aux dames dans la galerie. Mais déjà ce n'était plus là ce beau temps de respect admiratif où un bon provincial, introduit par grâce dans les jardins et ayant eu le bonheur de voir passer le roi au milieu de sa cour, s'écriait dans son naïf enthousiasme : « *Je l'ai vu... il se promenait lui-même !* »

Je n'ai parlé en cet article que des plaisirs les plus simples de Versailles, des plaisirs ordinaires et quasi-quotidiens, de ceux qui s'offraient à notre jeune présentée dès le lendemain même de son arrivée. Nous la verrons bientôt assister à de plus grandes cérémonies, aux fêtes très spéciales de Marly, à des mariages princiers ; nous la verrons surtout se pénétrer plus profondément des façons, des allures, des préjugés de cette cour dont elle n'a pu encore juger que les apparences.

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)







## La Marquise Sabine

SUITE



**L**e mieux persiste... Sans se prononcer encore, le docteur Welter se montre pourtant moins inquiet. Ma tante est brisée de fatigue et d'angoisse; mon oncle, malgré son énergie et sa vigueur, paraît en proie à un accablement profond. Il me défend formellement d'aller à Hennequeville, comme je le lui ai demandé avec instance, et conclut par cette phrase cruelle : « Ne la tue pas deux fois ».

\*\*\*

« Ne la tue pas deux fois », ces mots m'ont hanté tout le jour dans la solitude de ma chambre, et je me sentais si découragé, si malheu-

reux, que, vers le soir, André étant venu passer une heure avec nous, mon cœur a failli déborder en le reconduisant jusqu'au village. Le nom de Sabine, prononcé par lui, allait amener des confidences, quand ses plaisanteries folles, sur les jeunes ménages momentanément séparés, ont touché mes velléités d'expansion. Il a conclu de mon silence que je me transformais en éteignoir, en bonnet de nuit, en trappiste, en veuf inconsolable, et, là-dessus, il est parti avec un joyeux éclat de rire qui m'a donné le frisson... S'il avait su!!!

La nuit tombait, les villageois rentraient des champs, et, sur la place, la sœur du curé surveillait le départ d'un bataillon de gamins, les élèves de Sabine, qui venaient de faire la prière du soir. La porte de l'église était ouverte. J'entrai. Pourquoi? Je l'ignore. Peut-être simplement parce que j'éprouvais une lassitude extrême et qu'une halte me semblait douce.

L'ombre épaisse, un silence absolu, de vieux

bancs contre lesquels je trébuchai avant de m'asseoir sur l'un d'eux, voilà l'arrivée... Ensuite? Ensuite? Je ne sais plus.

Je sais seulement que, longtemps, longtemps après, quand le sacristain m'avertit, en me touchant l'épaule, qu'on allait fermer l'église, j'avais des larmes plein les yeux, et un rayon de joie au cœur, car une voix forte et douce, voix divine, d'une inénarrable harmonie, me répétait, sans relâche :

« Le secret du bonheur est de lire en tout le nom de Dieu. Tu viens de le lire, ce nom si longtemps oublié, tu te repens, tu pleures, tu crois... Espère! »

Vers le bénitier, une femme de haute taille me frôla au passage. Je la retrouvai sous le porche... C'était Colette!

— Ah! toi aussi?... dit-elle simplement.

Et elle s'éloigna dans la nuit...

\*\*\*

Elle est sauvée!... Loué soit Dieu!

\*\*\*

Hier, j'étais fou de joie! si fou que je me suis jeté dans les bras de l'abbé Falhès en lui apprenant l'heureuse nouvelle, et qu'à mon air rayonnant, Colette a tout deviné...

Pour fuir ma mère, qui, elle, était d'une humeur massacrante, je suis allé demander à déjeuner au colonel. Comme il a été content, le cher homme, de ce convive inattendu! Nous avons parlé de Sabine, nous avons joué au billard, et, vers le soir, je suis revenu à pied par le sentier qui longe la rivière. Promenade délicieuse pendant laquelle mon esprit échafaudait projets sur projets, tandis que mon cœur chantait un hymne de fête...

Aujourd'hui, revirement complet. Ma joie s'est enfiée, je suis retombé en pleine tristesse, surtout en plein découragement.

Sabine est sauvée; Sabine me pardonne; mais, comment n'y ai-je pas songé hier? Elle ne m'estime plus! Elle ne m'aime plus! Alors, mon changement sera traité de comédie; mes protestations, de fausseté; et, si j'écris le mot « tendresse », elle



gardera le silence, ou répondra par le mot « argent » avec un souverain mépris.

Que faire pour qu'elle comprenne que je rougis du passé? Pour qu'elle m'estime, pour qu'elle m'aime, mon Dieu! Oncle Fabien! que faire!

## XIV

Hennequeville, le... 18...

« Mon cher enfant,

« Pardonne-moi le retard mis à te répondre, il est involontaire.

« A l'âge de ta tante, au mien, il ne faut plus ni veilles ni soucis; nous venons de l'expérimenter en gardant le lit l'un et l'autre pendant plusieurs jours.

« — Fatigue et réaction, a dit Welter. Bah! ce n'est rien! Un grand repos vous guérira vite, et ce repos va forcer M<sup>me</sup> Sabine à sortir d'elle-même. Parfait! Parfait!

« Il se frottait joyeusement les mains, le scélérat! enchanté de nous voir sur le flanc, à l'idée que sa « privilégiée » pouvait en retirer du profit.

« Il est certain que la chère petite, triste et languissante jusque-là, a soudain repris sa vivacité naturelle pour nous entourer des soins les plus tendres, et sa gaieté d'enfant pour alléger les heures un peu longues de notre réclusion. Grâce à elle, je le crois, nous voilà sur pied plus tôt que ne le pensait Welter, et chérissant davantage notre garde-malade, parce nous la connaissons mieux.

« Tu as lu cette phrase de Lacordaire : « Quand un homme met un quart de lieue entre lui et moi, j'en mets cent mille, et je n'y pense plus. » Eh bien! voilà Sabine! C'est une nature exquise, pétrie de délicatesse et de sensibilité, mais très fière et, par là même, très réservée pour qui semble la tenir à distance. Ta tante a deviné cette enfant; doucement, elle l'a attirée à elle et, se sentant comprise, aimée, Sabine se donne avec une exubérance qui me rappelle la vigoureuse poussée de sève de nos jeunes pommiers.

« Ma pauvre Hélène, qui a tant souffert d'être privée des douceurs de la maternité, jouit délicieusement de cette tendresse. Sais-tu ce que j'ai entendu, il y a un instant, comme je lisais mon journal d'un air fort absorbé, tandis que ta tante et Sabine tricotaient des bas pour toute une nichée de pêcheurs recommandés par Welter?

« — Petite (c'est ta tante qui parlait), ne vous trouviez-vous pas seule à la villa, puisque M. Guedry était à la fabrique et M. André en voyage?

« — Si, parfois!... Mais j'étais si aimée! Père venait souvent causer avec moi, ou j'allais le trouver au bureau; André m'écrivait à plein cœur...

C'est plus tard... oui, plus tard... que ma mère m'a surtout manqué... Ce doit être si bon d'avoir une mère!

« — Eh bien! dis, veux-tu, Sabine, je serai ta mère et tu seras ma fille... dans l'intimité, pour nous seules!... J'avais tant rêvé une enfant! Et je la rêvais comme toi! Dis, veux-tu?

« Pas d'autre réponse d'abord qu'un gros sanglot, et des baisers fous; puis :

« — Si je veux!... Oh! maman! maman! Je le répéterai vingt fois ce mot. Il est si doux! Il est si bon!

« Je t'avoue, Herbert, que je ne savais plus du tout où j'en étais de la question italienne, et Crispi a reçu une larme qui ne lui était pas destinée. Soudain, deux bras caressants m'ont entouré.

« — Oncle, pourquoi pleurez-vous?

« — Parce que... Au diable les indiscrètes! Sans doute parce que vous m'oubliez, petite fille...

« — De la jalousie! Allons, vous serez mon père, c'est convenu... Ce que nous serons heureux tous trois!...

« Là, un soupir étouffé démentant ces paroles... Hélas! non! nous ne serons heureux ni les uns ni les autres jusqu'au moment où le passé devenant, pour Sabine, simplement un mauvais rêve, elle mettra sa main dans la tienne en disant : « Herbert, j'ai foi en vous. »

« Mon pauvre enfant, ne t'illusionne pas : ce moment, je le crains, est lointain encore. L'âme, le cœur viennent du ciel; ils ne doivent être effleurés, comme la sensitive, qu'avec une délicatesse extrême. Quand on les touche brutalement, une blessure en résulte, d'autant plus vive, d'autant plus profonde que la personne qui l'a faite est plus chère.

« Donc, des jours, peut-être des mois, s'écouleront avant l'arrivée du bonheur. Qu'importe! Une heure viendra où cet hôte charmant paraîtra à Barsannes... Il regardera avec un sourire l'écusson de tes pères, et te dira :

« — Tu as enfin compris où tu pouvais me trouver : non pas « très haut » dans l'estime, dans les richesses du monde, mais « très haut » dans l'humilité! « très haut » dans une existence noblement remplie! « très haut » dans la charité! « Très haut » surtout dans le retour à Dieu! Tu as souffert... C'est l'épreuve de la virilité... Jouis maintenant : Je m'assieds à ton foyer sous la forme de l'amour chrétien; et si, plus tard, je te quitte, car la terre n'est pas ma patrie, tes yeux, déshabitués des petites choses d'ici-bas, me suivront sur les sommets de l'éternelle félicité.

« Il y a quelques jours à peine, mon cher Herbert, ce que je t'écris là t'eût fait sourire; maintenant, tu le comprends, puisque nos esprits et nos cœurs vibrent à l'unisson! Ai-je besoin de te dire que, si le journal de Sabine m'a vivement intéressé (elle croit l'avoir perdu, je te le renvoie), les



feuilles détachées de ton carnet m'ont donné une des plus grandes satisfactions de ma vie. Ta confiance, d'abord, me touche profondément; puis, je retrouve en toi un caractère, un croyant!... Bénie soit l'épreuve qui amène un pareil résultat!

« Il te reste encore pourtant deux vieux levains du passé : l'orgueil et une certaine faiblesse ou découragement.

« L'orgueil qui, livrant ses dernières luttes, t'empêche de reconnaître franchement tes torts... Pour ne te citer qu'un exemple, la lecture du journal de Sabine t'amène à penser : « Pourquoi ne s'est-elle pas montrée ainsi? » Alors, mon pauvre enfant, qu'en toute loyauté tu devrais dire : « Pourquoi ne l'ai-je pas comprise ainsi? »

« Ta femme t'a analysé à la loupe, si je puis m'exprimer de la sorte. Et toi? Toi, dès le premier jour, à première vue, parce que Sabine n'avait aucune des grâces maniérées, aucun des artifices des femmes du monde, tu t'es formulé une opinion : « Une villageoise, une pensionnaire gauche, une naïve, une enfant! »

« Cette opinion s'est ancrée dans ton cerveau, et n'en est pas sortie.

« Devant ta froideur polie, devant quelques sourires moqueurs de ta mère, Sabine s'est repliée sur elle-même, remplissant, au château, à peu près l'office d'un meuble hors d'usage, qu'on laisse là par habitude, et sur lequel on jette un regard indifférent.

« Excellente musicienne, elle n'a jamais ouvert un piano à Barsannes. Bon peintre, ses toiles, ses aquarelles n'ont jamais quitté son cabinet de toilette, transformé en atelier. Elle a voulu t'intéresser aux villageois, tu lui as fermé la bouche par le mot « enfantillage ». Bref! elle ne demandait qu'à s'épanouir, et vous la comprimiez pour empêcher cet épanouissement... Tel l'edelweiss aux pétales de neige, qui perce la glace des Alpes et fleurit sous le seul regard de Dieu.

« Ici, où cette enfant se sent comprise et aimée, comme je te le dis au début de cette lettre, « la pensionnaire, la villageoise » est la femme la plus ravissante que l'on puisse rêver. Christiane en est folle; Welter, le grincheux, lui porte des fleurs, et lui conduit des bambins à habiller; les domestiques parlent d'elle avec un enthousiasme croissant; et tous nos vieux amis déclarent très impoliment que « Savigné est maintenant un paradis ».

« Ceci te prouve, Herbert, qu'ayant conservé de miss Eidel un souvenir beaucoup trop flatteur, selon moi, pour une personne qui t'a sacrifié à l'argent, tu t'es montré envers Sabine d'une partialité révoltante, et aveugle au dernier point.

« Est-ce une raison pour tomber dans le découragement? Non. Sabine ne t'estime plus; Sabine ne t'aime plus, soit! Ta conduite devait, avec une nature comme la sienne, amener infailliblement ces conséquences. Infailliblement aussi, rougir du passé, le déplorer, parler de ta naissante tendresse,

n'aurait aucun résultat. Des phrases ne toucheront pas Sabine.

« — Que faire alors? demandes-tu.

« Que faire, mon ami? Te relever à ses yeux, la convaincre... La convaincre par des preuves. En un mot, d'homme oisif, inutile, devenir homme d'action.

« Sabine désirait ton concours pour une œuvre villageoise; moi, je te conseille d'élargir l'horizon et de prendre une influence dans le pays, en t'occupant à la fois et du relèvement de ta fortune et du bien-être des paysans.

« Que dirais-tu d'une ferme modèle construite sur la lande inculte des Fougeraies? On aurait là, pour les bâtiments, tout l'espace désirable; et les beaux et bons terrains de la ferme des Prés entourant la lande seraient parfaits pour la culture et l'élevage.

« — La ferme des Prés! vas-tu dire, hélas! Elle n'est plus à nous!

« Elle est à toi, mon enfant, puisque je l'ai acquise en secret, et que je te la donne. Enfin, comme dans les circonstances actuelles (sans parler d'une résistance probable de ta mère), il te répugnerait d'employer à cette affaire même une minime partie de la dot de Sabine, je me charge de tous les frais.

« Donc, réfléchis, et si tu es résolu à suivre la ligne de conduite que je te trace, envoie à son adresse la lettre ci-jointe. Le frère Martial, un vieil ami! viendra aussitôt te prêter son concours. Entrepreneur habile, en même temps qu'agriculteur distingué, il dirigera les constructions, qui, avec un peu de hâte, pourront être achevées avant l'hiver, et s'occupera de l'exploitation jusqu'à ce que tu sois assez entendu pour le remplacer.

« Il est convenu que les ouvriers et, plus tard, les valets de ferme, bergers, etc., devront être pris dans le pays. Dans le pays aussi, tu trouveras une sorte de « second », de sous-chef. Je te signale un certain Claude Mailler, avec lequel j'ai souvent causé pendant mon séjour à Barsannes. Ce bonhomme, sans être sorti d'une école du gouvernement, me paraît fort expert sur toutes les questions agricoles.

« Sabine m'en a parlé; il est honnête et il est pauvre. Tu auras donc une recrue précieuse, et tu feras une « œuvre de charité ».

« Puisque je viens d'écrire ce mot « œuvre », c'est le cas de construire, sur une autre partie de la lande, une maisonnette pour les Frères. Là, les bambins de Chomelis iront apprendre l'alphabet, en attendant qu'on les pousse vers un métier quelconque.

« Tu verras que, non loin de la ferme, nous installerons un beau jour une école professionnelle! Le premier pas coûte seul dans la voie de l'action. Ce premier pas fait, au lieu de marcher, on court.

« Tu courras donc, je l'espère. Sabine sera ta



récompense, avec la satisfaction du devoir accompli. Allons, Herbert, jette-toi tête baissée en avant.

« Ta tante et moi t'embrassons de tout cœur.

« FABIEN DE SAVIGNÉ. »

## XV

Château de Barsannes, le... 18...

« Mon cher oncle,

« Voilà plusieurs semaines, si je ne me trompe, que je vous ai envoyé quelques lignes (oh ! quelques lignes seulement !) où ce que vous appelez avec raison « un levain d'orgueil » se mêlait à ma reconnaissance. Votre don si généreux de la ferme des Prés m'avait humilié ! Humilié aussi l'avenir « campagnard » que vous ouvriez devant moi, et mon billet s'en est, hélas ! ressenti.

« Le vieil Herbert, vous le voyez, vivait encore... Il est mort, pardonnez-lui... — De sa tombe sort maintenant un vigoureux rameau plein de sève. L'Herbert nouveau se jette « tête baissée en avant ». Et, s'il n'a pas écrit plus tôt, c'est qu'il aimait mieux le faire en pleine lutte, en pleine activité, vous prouvant son changement total, réel.

« Donc, le frère Martial est ici ; la lande a perdu ses ajoncs, ses genêts, son thym, ses bruyères, pour devenir un vaste chantier envahi par une nuée d'ouvriers pris à Vorey, Chomelis, et les villages environnants. Frère Martial circule au milieu de la cohue, surveillant tout de son œil exercé et inquisiteur ; et, si la comparaison n'était aussi singulière, je dirais que je le suis, absolument comme l'aveugle suit le chien qui le guide.

« Malgré mon incompetence, je commence pourtant à prendre un intérêt réel au labeur de ce fourmillement humain, et je m'avise parfois d'émettre une idée, très fier quand le frère Martial en reconnaît la justesse. Ainsi, comme vous le verrez sur le plan joint à cette lettre, il avait primitivement placé la petite maison des Frères sur le bord de la route ; nous la transportons, d'après mon avis !!! à l'autre extrémité de la lande, près du chemin des Chars ; cinq minutes de trajet de moins, une vue plus belle, et l'eau de source tout à côté.

« Par contre, j'ai échoué complètement en parlant, pour la ferme, d'un bâtiment unique.

« — Et les épidémies ? Et le feu ? Avez-vous songé à ces deux vilaines affaires-là, monsieur Herbert ? a demandé frère Martial avec son petit sourire malin.

« Hélas ! non ; « M. Herbert » avait songé à quelque chose de grandiose, voilà tout. Il s'est donc incliné devant des raisons si péremptoires. De sorte qu'étables, porcherie, vacherie, basse-

cour, crèmerie, écurie, hangar forment autant de constructions distinctes parquées dans un immense quadrilatère.

« Frère Martial affirme que le coup d'œil d'ensemble sera *bien*.

« Le même jour, nous avons visité « ma propriété ».

« — Un joyau ! a déclaré frère Martial.

« Oui, un joyau par sa position et sa fertilité. Avec le parc, c'est la ferme des Prés qu'avait le plus regretté ma mère. La voilà de nouveau à Barsannes... Oncle, comment vous remercier !

« A cette question, je vous entends me répondre :

« — Le meilleur remerciement est de suivre mes conseils.

« C'est vrai ! d'autant plus qu'ils sont bons et justes ; mais, avant de les reconnaître tels, que de luttas, oncle Fabien !

« L'orgueil disait : « Toi, un de Barsannes, autrefois le fashionable des salons, te transformer en fermier... quelle déchéance ! »

« La paresse : « Comment ! Tu sacrifies ta douce petite vie oisive ! les longues promenades en bateau ! les délicieuses flâneries dans les bois ! les parties de pêche vers le vieux moulin ! les journées de chasse avec ton Loti ! pour t'occuper de vaches, de moutons, d'engrais ! Une folie ! »

« Accepter cette « déchéance », commettre « cette « folie », c'était renier mon passé, c'était aussi entreprendre une lutte avec ma mère... Et l'orgueil frémissait ! Et la faiblesse se lamentait !

« Enfin, après deux jours d'hésitation suprême, pour mériter Sabine, pour entendre ma conscience dire : « C'est bien » ! j'ai prononcé en moi le « je veux » des grandes résolutions. Et, vous le savez, oncle Fabien, quand un des nôtres dit : « Je veux ! » rien au monde ne le ferait céder. Mais la décision n'empêche pas la souffrance. J'ai souffert, je souffre encore...

« Ma mère est furieuse ! moins furieuse peut-être de me voir devenir « fermier », selon son expression, que de me voir devenir « fermier » à cause de Sabine.

« — Cette petite sottise t'a hypnotisé, m'a-t-elle dit dans une scène inoubliable.

« — Hélas ! ma mère, ai-je répondu, le sujet était récalcitrant, car la séance d'hypnotisme a été longue, convenez-en.

« — Que n'a-t-elle duré toujours !

« Cette phrase m'a révélé bien des choses, mon oncle, des choses que vous, si perspicace, avez devinées sans doute depuis longtemps.

« Que ma mère n'ait pas voulu se séparer de moi, j'arrive à le comprendre, vu nos malheurs successifs ; mais que mon antipathie pour ma femme l'ait rendue heureuse, voilà ce qui me bouleverse, me désillusionne. Voilà ce qui ébranle mon culte filial, culte trop absolu, trop aveugle, je le reconnais à cette heure.



« Vous pensez ce qu'est la vie à Barsannes avec la jalousie d'un côté et le désenchantement de l'autre?... Un silence écrasant, ou des heurts continuels. Aussi, nous isolons-nous, ma mère et moi, et cet isolement m'est d'autant plus lourd, que mon cœur se reprend à vivre, à espérer, et qu'il a besoin d'expansion.

« L'abbé Falhès se montre très bon. Toutefois, il me paraît d'une telle sainteté, par conséquent d'une nature si supérieure à la mienne, que je me sens un peu gêné avec lui.

« Les Gueldry viennent souvent à Chomelis, depuis le commencement des travaux (ont-ils été stupéfaits de ma décision, mon Dieu!); mais, à eux moins qu'à d'autres, je ne puis laisser lire en moi.

« Nos amis s'unissent à ma mère pour pousser des « tolle » formidables devant ce qu'ils appellent « ma déchéance »! Ils s'imaginent, je crois, que je perds la tête, et, sûrement, à Paris, Herbert de Barsannes est un homme « coulé », un homme « mort ».

« Seul, le colonel a crié « bravo! » en apprenant mon changement de vie. Il ne crie plus « bravo! » maintenant. Le voilà au lit depuis trois semaines, avec une crise de goutte qui l'empêche de recevoir même « son petit Herbert », et lui fait invoquer tous les saints du paradis, « les saints de M<sup>me</sup> Sabine », m'a expliqué Cabanou.

« Quant aux gens du village, outre que je ne puis leur parler librement, si je constate, non sans plaisir, leur sympathie naissante, je ne puis m'empêcher de penser aussi que cette sympathie est quelque peu intéressée, vu le bien-être relatif que vont apporter dans Chomelis les améliorations projetées. Le baume, vous le voyez, se mélange de fiel.

« Bref, malgré mes journées bien remplies cependant, je me trouve très seul. Ah! si Sabine était là! Parlez-lui de moi, oncle Fabien, et n'oubliez pas non plus de me parler longuement d'elle...

« De tout cœur à vous trois.

« HERBERT. »

## XVI

Hennequeville, le... 18...

« Comme le colonel, je crie « bravo! » mon cher enfant. Le voilà donc fait, ce premier pas si difficile! Non sans hésitations, non sans luttes, tu l'avoues. Qu'importe, puisque tu es sorti victorieux des unes et des autres. Je te reproche seulement de trop t'appesantir sur toi-même : habitude d'enfant gâté, toujours à se tâter le poulx pour voir s'il souffre ici ou là. Allons, sois plus viril, et réagis vigoureusement.

« Je comprends très bien que tu aies besoin d'expansion; je comprends que ta position actuelle vis-à-vis de ta mère soit pénible, mais, répète-toi que tu as mérité une épreuve; et que Dieu distribue les croix à son gré, sans les faire choisir. Accepte donc sans murmure ce qu'il t'envoie, et marche allégrement sous l'orage, en attendant l'éclaircie.

« Tu me demandes de te parler longuement de Sabine. Mon cœur te répond « oui » de suite, car ce que nous l'aimons, cette enfant-là! Une preuve! Ta tante a décidé, sans ton autorisation, que nous irons passer les étés à Barsannes, et que vous viendrez les hivers près de nous, à Paris ou à Nice. J'ai discuté pour la forme; au fond, mon approbation était donnée dès les premiers mots. C'est notre fille, vois-tu, maintenant... Égoïstes fiéffés, nous ne voulons plus nous séparer d'elle.

« Savigné, tu le disais toi-même, malgré la beauté de son site et les richesses qui y sont entassées, était quelque peu morne. Hélas! une maison sans enfant est un nid sans oiseau! Aujourd'hui, transformation complète : des fleurs dans tous les coins à satisfaire l'appétit de vingt chèvres; une foule de ravissants ouvrages féminins que j'admire sans y rien comprendre; toujours quelque chevalier dressé ici ou là pour croquer les barques de pêche, les bambins pateaugeant vers les rochers, les types étranges de la plage. Et le piano! Et les chants! Et les rires! Car, elle joue, elle chante, elle rit, la pauvre petite, s'efforçant de nous égayer, alors qu'elle a tant besoin d'être égayée elle-même. Nul, parmi nos amis, ne se doute de sa tristesse; et nous, qui l'observons sans relâche, nous nous prenons parfois à espérer qu'elle oublie, jusqu'à ce qu'une pâleur subite, une larme vainement refoulée, un pli amer des lèvres nous montrent qu'elle souffre et se souvient.

« — Distrayez-la beaucoup, ne cesse de répéter Welter. Avec l'aide de Dieu, c'est le seul moyen d'endormir le passé.

« Il nous prête pour cela son concours actif, ce vieux bourru de docteur. Tantôt, c'est une layette qu'il commande à Sabine; tantôt un petit élève dépenaillé qu'il lui conduit; tantôt une pauvre vieille qu'il la prie de visiter.

« Il a la partie charitable, obscure; nous, la partie brillante. »

M. AIGUEPERSE.

(La fin au prochain numéro.)





## À Nos Lectrices



*Il y a un an, nous venions annoncer ici la transformation longuement méditée, qui rendait le journal bimensuel. N'ayant d'autre souci que l'intérêt, la satisfaction de nos abonnées, nous pensions bien qu'elles sauraient apprécier nos efforts et nous en récompenser. Mais le succès a dépassé notre attente. Pas une note discordante dans ce concert d'universelle approbation, de joie véritable. Les éloges sympathiques, les remerciements de rendre plus fréquentes nos visites habituelles, si impatiemment attendues, nous sont venus avec élan.*

*Promptement, d'ailleurs, nos amies fidèles ont pu juger que le journal, en réalisant cet invraisemblable progrès de doubler presque son texte, avait, loin de rien sacrifier, amélioré son impression et son papier, que les annexes étaient plus belles encore, les travaux choisis avec le même goût et la partie littéraire, plus étendue, toujours aussi attachante. Nous n'avons pas besoin d'énumérer les romans et les articles publiés cette année et dont le souvenir est dans toutes les mémoires.*

*Et l'année prochaine ? Bien faire oblige ; nous ne saurions, sans déchoir, cesser de nous maintenir au niveau vraiment supérieur qu'a atteint depuis longtemps notre journal.*

*Aussi pouvons-nous promettre aux abonnées actuelles, à toutes celles qui viendront s'y joindre, nous l'espérons, un programme particulièrement attrayant.*

*Et d'abord deux noms, très aimés d'elles, vont reparaitre ensemble dans nos colonnes. M<sup>me</sup> MARYAN, dont les **Conseils** si judicieux ont sur les jeunes filles une influence que nous sommes heureux de constater souvent, nous a donné un de ces beaux romans — celui-ci est intitulé : **Pierre de Touche** — où sa science approfondie de la vie, sa morale très haute revêt, pour arriver plus sûrement au cœur, la forme vivante d'une action fictive, mais toujours vraie dans les caractères qu'elle met en scène.*

*Mon Cousin Guy et sa « cousine Arlette » ont fait bien des enthousiastes ; aussi l'écrivain délicat et fin qui signe H. ARDEL a voulu répondre à de si nombreuses sympathies, en écrivant pour nous une œuvre nouvelle d'une gaieté émue : **Tout arrive**, à laquelle nous pouvons d'avance prédire le même grand succès.*

*Une suite fort intéressante de scènes historiques où l'imagination de l'auteur n'a eu besoin que de dramatiser fort légèrement un épisode très piquant de nos annales :*



**Les Fiancées de Louis XV**, par CH. DE VITIS, ainsi qu'un touchant récit emprunté, pour le sujet, aux *Mémoires de M<sup>me</sup> de La Rochejacquelein : L'Anneau d'argent*, par M<sup>me</sup> THOMÉ DE GAMOND, rendront à ce genre de roman une place que nous tenons à lui réserver au milieu des ouvrages de pure imagination. Enfin M<sup>me</sup> DE LAMIRAUDIE nous a promis une de ses charmantes nouvelles, sans préjudice des souriantes *Causeries* qu'elle et EDMÉE continueront, chaque quinzaine, d'adresser à nos lectrices.

Les articles d'éducation ne seront pas moins variés; jugez-en! L'année débutera par : **Les Deux Filles de Joseph de Maistre**, par A. CHEVALIER, étude attachante qui touche à la question, toute d'actualité, de l'instruction pour les femmes. Puis, successivement, M<sup>me</sup> DRONSART nous parlera du **Pôle Nord** et des récentes tentatives pour y parvenir; TH. BENTZON nous contera quelques détails intéressants de son dernier séjour en Amérique; J. DE LA FAYE évoquera, dans les beaux sites de la Savoie, la vénérée figure de **Saint François de Sales**; M<sup>me</sup> DE LAMIRAUDIE ressuscitera sous nos yeux le brillant **Compiègne** du second Empire. Notre nouveau collaborateur, M. CH. FOLEY, l'écrivain bien connu, poursuivra ses esquisses de **La Vie des Jeunes Filles au XVII<sup>e</sup> siècle**, dont le séduisant début paraît dans nos derniers numéros. Afin que l'art ait aussi sa place, nous donnerons un article sur **Fra Angelico et son Œuvre**, tandis que les musiciennes trouveront, dans les **Chroniques savantes** de M<sup>me</sup> LASSA-VEUR, l'écho de tout ce qui peut les intéresser dans le monde musical.

Le présent numéro contient, avec un **Courrier de l'Aiguille** fort détaillé, l'énumération des travaux divers, des dessins, tapisseries, impressions sur étoffes, annexes variées, qui fourniront à nos abonnées l'occasion d'exercer leur adresse et de développer leur goût.

Qu'elles fassent donc autour d'elles l'éloge de leur journal, disant de lui le bien qu'elles en pensent et que toutes leurs lettres nous expriment; qu'elles le recommandent particulièrement à cette époque de l'année et l'offrent elles-mêmes comme les plus agréables étrennes. A côté de lui, qu'elles n'oublient pas **La Poupée modèle**; ce joli journal, pour beaucoup d'entre elles, a été leur grande joie d'enfance et sera aussi celle des fillettes à qui elles le donneront. Enfin, qu'elles fassent connaître le dernier venu de nos journaux : **La Toilette des Enfants**, petite publication unique en son genre, qui, pour un prix modique, permet aux jeunes mères, par ses patrons et ses modèles, de confectionner elles-mêmes tout ce qui compose l'habillement de leurs enfants : plaisir et profit à la fois.

Si vaste que paraisse le programme que nous avons énuméré, il laisse encore place à l'imprévu; articles, romans, monologues amusants, poésies choisies avec soin pour être dites par des jeunes filles, viendront brillamment compléter cette année 1898 et convaincre toutes nos lectrices, ainsi que les amies nouvelles amenées par leur chaleureuse propagande (\*), de notre but, notre préoccupation continuelle : leur plaire en leur étant utile.

LA DIRECTION.

(\*) Lire la Lettre insérée dans ce numéro.





## Le Mariage de Charley

SUITE ET FIN

V

REINE DES FLEURS



J'ai revu ma fiancée, je la revois tous les jours, et je suis de nouveau sous le charme de son incomparable beauté. Le temps a ajouté à ses perfections un épanouissement plus complet, un éclat plus radieux, une grâce plus royale. C'est la belle des belles, la rose des roses, la reine des fleurs. Je le reconnais, et j'en suis fier... Mais, ai-je prématurément vieilli dans mon voyage, mes yeux ont-ils acquis une faculté qui leur manquait ? Le fait est que je ne retrouve pas complètement ce prisme enchanteur qui transformait ma dulcinée en princesse de féerie et son entourage en héros d'une idéale perfection.

Autrefois, des lèvres de ma souveraine, il ne tombait que diamants et perles; maintenant... hum! Je l'ai entendu rudoyer Amy, et hier, oui, le sentiment qu'elle exprimait au sujet des fortunes dues à des moyens faciles n'était pas très noble. Autrefois, ses parents participaient au charme poétique qui émanait d'elle; maintenant, mon futur beau-père, ma future belle-mère m'apparaissent dans toute leur vulgarité de gros parvenus. Comment Amy peut-elle être la propre nièce de cette énorme mistress Weston ?

— Ma sœur s'était mis le doigt dans l'œil, m'expliqua un jour cette digne matrone, avec l'élégance de langage qui la caractérise, en épousant un artiste sans le sou. Elle croyait qu'il deviendrait célèbre et riche. Bast! ils sont morts tous les deux sur la paille. Amy tient de son père. Ce n'est

pas comme Rosamonde, qui est mon vrai portrait.

Son portrait, horreur!

— J'étais extrêmement jolie, quand j'ai jeté le grapin sur M. Weston, poursuit modestement ma belle-mère... Voyez plutôt!

Elle exhibe une fine peinture sur émail.

— Le portrait de Rosamonde! dis-je avec admiration.

— Non, le mien, reprend mistress Weston d'un accent de triomphe, et, retournant le médaillon, elle me montre une date qui remonte à quelque vingt ans.

Au lunch, je remarque avec plaisir que Rosamonde mange peu et ne boit que de l'eau.

Elle a raison de craindre la rougeur et l'embonpoint, me dis-je à moi-même. Avec ce régime, qui diffère totalement de celui de ma belle-mère, elle évitera de pousser la ressemblance trop loin.

Il avait été convenu que j'irais, ce soir-là, prendre les Weston chez eux, et que nous nous rendrions ensemble au bal de lady Sunset. Notre prochain mariage, officiellement annoncé, m'en conférait le droit.

Je me réjouissais à l'avance du triomphe de Rosamonde et de tous les petits privilèges réservés à mon titre de fiancé, tout en attendant, en compagnie de M. Weston, que ces dames eussent terminé leur toilette. J'avoue que j'entendais à peine les heureuses combinaisons de Bourse que m'expliquait mon beau-père en me tenant par le bouton de mon habit. Mes regards revenaient sans cesse se fixer sur la porte du petit salon, attendant avec impatience la radieuse apparition de Rosamonde.

Enfin, cette porte s'ouvre, mais c'est pour livrer passage à la corpulente personne de ma belle-mère, couronnée de plumes en panache, et parée d'un lourd brocart bouton d'or qui lui donne l'apparence d'une vaste châsse.

— Comment, dit-elle, ces jeunes filles ne sont pas prêtes? Elles ont pourtant commencé avant moi, et elles ont moins de choses à se mettre sur la tête et sur les bras.

Mon attention abandonne le diadème de princesse sauvage pour s'attacher aux nombreux anneaux qui recouvrent les bras de ma belle-mère d'une brillante armure.



Elle sonne, et un domestique paraît.

— Avertissez ces demoiselles que nous les attendons.

Dix minutes se passent. M. Weston est gagné par l'impatience :

— Que le diable emporte les femmes en général, et les jeunes miss en particulier ! Elles doivent être prêtes, morbleu ! Allez donc voir, sir Charles (M. Weston n'oublie jamais de me donner mon titre) ; allez donc voir, je vous prie, si ces péronnelles ne sont pas restées à jaser dans l'escalier.

Je m'élançai avec empressement. L'escalier est vide, mais j'entends un bruit de jeunes voix dans le boudoir de Rosamonde. Si souvent ai-je été reçu dans cette petite pièce que je ne crois pas indiscret de m'en approcher pour inviter les deux cousines à descendre.

— Hannah est stupide ce soir, et vous êtes d'une maladresse insigne, vous, sottise Amy, dit une voix aigre. Je suis indignement coiffée. Il faut recommencer.

— Nous avons recommencé quatre fois, nous n'avons plus le temps, je vous assure, prononce une autre voix lasse et anxieuse. Mon oncle, ma tante et sir Charles nous attendent.

— Cela m'est égal. Ils sont faits pour m'attendre. Relevez cette boucle, ôtez ces fleurs, que je les pose moi-même. Elles me vont horriblement telles que vous les avez mises.

— Hier, vous les aviez mises ainsi, et Charles vous en fit compliment.

— Je me moque bien de ses compliments. Ce n'est pas à lui que je désire plaire, quand je vais au bal.

— Et à qui donc ? fit la voix d'Amy, avec cet accent étonné qu'elle prend, lorsque sa bonté est surprise.

— Mais à tous les autres. En cette circonstance, le pauvre garçon est certainement celui dont je m'occupe le moins. Quand il sera mon mari, je pourrai ne pas m'en occuper du tout : ce sera encore beaucoup plus commode.

— Je ne puis vous entendre parler ainsi, Rosa.

— Bast ! Qui sait si vous n'en diriez pas autant à ma place ?

— A votre place, Rosa (la voix d'Amy tremble un peu), tous les hommages du monde me seraient indifférents ; je ne me parerais que pour mon fiancé ; à lui seul, je souhaiterais plaire ; à lui seul, même dans mes pensées les plus fugitives, je resterais inébranlablement fidèle jusqu'à la mort.

— Quel accent tragique vous prenez en pure perte, ma chère, vous n'avez pas de fiancé, et vous n'en aurez jamais : vous êtes trop pauvre et trop fière.

— Pourquoi trop fière, je vous prie ?

— Sa voix ne tremble plus.

— Pour aller à la chasse au mari. Croyez-vous que moi-même, tout d'abord, je ne me sois pas appliquée très consciencieusement à attirer l'at-

tention de ce grand innocent de Charley. Du reste, le parti ne serait pas magnifique, si sa famille n'était une des plus anciennes du comté. J'ai besoin de cela avec l'origine de papa et l'air commun de maman.

— Et c'est pour cela seulement que vous l'épousez ?

— Pour quelle autre raison voulez-vous que ce soit ? La vie n'est pas un roman... Que vous êtes maladroite ! Donnez-moi cette épingle.

— Rosamonde ! ne parlez pas ainsi. Charley qui vous aime tant !... Oh ! je ne puis m'empêcher d'être triste pour lui. Il sera malheureux avec vous. Sa tante le verra, et elle en mourra.

— N'importe, ma chère, son testament est fait. Mais, rassurez-vous. Si Charley est malheureux, ce sera par sa faute. Et sa tante, d'ailleurs, ne le verra pas.

— Miss Jessie est très fine. Sa grande affection la rendra particulièrement clairvoyante. Vous ne sauriez longtemps la tromper.

— Elle ne le verra pas, reprit Rosamonde d'une voix coupante comme l'acier, parce que mon premier acte, en arrivant au manoir, sera d'en chasser cette vieille et déplaisante fée Carabosse.

Je n'en entendis pas davantage. Encore, maintenant, c'est un mystère pour moi de comprendre comment je ne me précipitai pas d'un bond dans le boudoir. J'étais affolé de honte et de rage. Sentant vaguement qu'il fallait me calmer pour ne pas faire un malheur, je descendis l'escalier comme un homme ivre, et appuyai mon front brûlant au premier pilier de la rampe de marbre.

Un froufrou de jupes, des pas qui s'approchent.

Je lève la tête. O puissance de la dissimulation féminine !

Rosamonde, gracieuse et sereine, descend lentement l'escalier. A ma vue, un sourire tendre et radieux anime la régularité un peu froide de ses traits parfaitement purs. Je la contemple, avec des yeux dilatés par un mélange d'admiration et d'horreur. Jamais je n'avais vu de créatures si belles, jamais je n'en avais soupçonné de si perfides. Rosamonde ne distingue que le premier sentiment, et son sourire s'accentue.

Elle porte une robe en satin feuille de rose dont la coupe savante moule, sans un pli, son buste de jeune déesse ; ses bras et ses épaules, aux lignes sculpturales, brillent d'une blancheur nacrée. Ses cheveux légers auréolent d'un nimbe d'or sa tête fine, et un bouquet de roses sans feuillages, jeté en arrière, donne une grâce molle aux lignes onduleuses du cou, entouré d'un simple rang de perles.

Telle que la voici dans sa beauté enchanteresse, mes yeux, après l'involontaire surprise du premier regard, s'en éloignent avec dégoût comme d'une chenille immonde entrevue dans le calice d'une belle fleur. Je me sens humilié d'avoir été la dupe de cette femme. Mes regards éprouvent le



besoin de se fixer plus haut, et je vois Amy, vêtue de je ne sais quelle étoffe, peu coûteuse sans doute, d'un blanc mat. Dans les cheveux, noués comme de coutume, ainsi qu'à la modeste draperie du corsage, un bouquet de *christmas flowers*; c'est toute sa parure. Son teint est un peu pâle; son regard attristé descend sur moi, empreint d'une pitié angélique.

Elle me plaint.

— Quel air songeur! dit Rosamonde, en me tendant sa petite main. Vous boudez parce que nous sommes en retard. Amy est si lente, lorsqu'elle se trouve de mauvaise humeur comme ce soir. Elle ne finissait pas d'arranger je ne sais quoi.

Une flamme indignée monte au front d'Amy, ses lèvres s'agitent, puis elle me regarde encore, et ses longs cils bruns voilent ses yeux limpides. Elle se tait. Je comprends qu'elle ne veut pas me faire rougir de l'égoïsme et de la fausseté de ma fiancée.

Car cette belle personne à l'âme basse, au cœur vil, est ma fiancée. Il me semble que je préférerais donner ce nom à la première honnête mendiante venue. Mais cela ne sert à rien de le penser. Rosamonde Neston a ma parole. Une conversation de jeunes filles, entendue derrière une portière, ne peut dégager un gentleman.

Avez-vous vu un moucheron pris dans une toile d'araignée? Telle est ma situation actuelle, avec cette différence que j'ai moi-même filé la trame qui m'enserme.

Alors seulement je comprends les répugnances instinctives de tante Jessie. Chère tante Jess, c'est elle qui sait aimer. Sous sa pauvre enveloppe disgracieuse et fanée se cachent tous les dévouements, toutes les délicatesses d'un noble et grand cœur. Et c'est elle qui serait honteusement chassée par cette vipère à figure d'ange. A Dieu ne plaise! Je saurai m'y opposer. Mais non, je sens que je ne pourrai rien; car c'est elle-même qui se retirera, me laissant le remords d'avoir librement choisi son malheur et le mien.

## VI

### LES DEUX BAGUES

On devine avec quels sentiments intérieurs j'assiste au bal de lady Sunset. Rosamonde en est la reine comme de toutes les fêtes qu'elle honore de sa présence. Le titre de beauté à la mode lui appartient sans conteste. Elle est tellement entourée que je puis, ce qui m'arrange fort, me perdre dans le flot de ses adorateurs. Cependant, il me faut essuyer mille compliments sur ma fiancée, cent félicitations sur notre prochain mariage.

Après une valse, je venais de reconduire Rosa-

monde à sa place et me dirigeais vers une terrasse ouverte, car l'air respirable manquait à mes poumons. O mes belles nuits calmes de l'Inde, si j'avais pu m'envelopper de leur manteau étoilé et retrouver les illusions perdues, les rêves caressés que la brutale réalité venait de briser comme verre.

— Charley, heureux coquin, venez ici qu'on vous félicite. Cette petite Weston est une merveille, ma parole!

C'est mon oncle lord Ulsmere que, jusqu'ici, je n'avais pas aperçu. Il choisit bien son temps.

— Si j'étais de quelques années plus jeune, je vous la disputerais, ma parole!... Une vraie femme telle que je les comprends, cette petite Weston: stupide comme une oie, rusée comme un renard.

Dieux de l'Olympe, si j'avais entendu proférer un semblable blasphème il y a un an à pareille époque!

— Ni cœur ni cervelle, poursuit impitoyablement le vieux beau, mais de l'astuce, de l'ambition, tout ce qu'il faut pour réussir. Vous n'avez pas besoin de vous agiter ainsi qu'un diable: c'est comme je le dis. Vous croyez qu'elle vous aime? Peuh! elle n'aimera jamais qu'elle-même, recette excellente pour vivre longtemps et se bien porter. Voyez sa mère. Elle était diablement jolie, elle aussi, il y a vingt ans.

Buvons le calice jusqu'à la lie. Tout doit m'accabler ce soir.

— Dites-moi donc quelle est cette jeune fille brune, vêtue de blanc avec des roses de Noël. Très distinguée et sympathique.

Chose bizarre, cette louange me blesse plus que les impertinences dont ma fiancée vient d'être l'objet. Il me semble que moi seul ait le droit de connaître quelque chose au charme pur et discret qui émane d'Amy.

— C'est miss Osmond, dis-je brièvement.

— Osmond? J'ai connu un jeune peintre de ce nom. J'ai une de ses œuvres dans ma galerie. Il avait du talent, mais il mourut jeune. Sa fille lui ressemble.

— Vous ne voulez pas dire qu'elle mourra jeune? demandai-je avec une angoisse soudaine.

— Je veux dire qu'elle a les yeux de son père, voilà tout. Puisque vous la connaissez, présentez-moi, Charley, je désire lui parler.

J'obéis d'assez mauvaise grâce. Il m'est pénible de voir mon noble parent s'installer auprès d'Amy, se faire un double mérite d'avoir connu son père et de posséder un de ses tableaux. Parbleu! cela aurait pu m'arriver à moi aussi. Il ne me manque que d'être assez vieux et assez riche pour cela.

La gravité un peu triste d'Amy se fond comme la neige au soleil. Elle est tout illuminée par la joie de parler de son père. Je ne sais quoi me pousse à me servir du premier prétexte venu pour briser cette conversation:

— Pardon si je vous dérange, mon oncle. Per-



mettez-moi de rappeler à miss Osmond qu'elle m'a promis cette valse.

La jeune fille lève vers moi, avec une surprise candide, ses yeux honnêtes et qui n'ont jamais menti. La valse nous entraîne, l'air en est suave et tendre. Malgré moi, je lui applique certaines paroles, toujours les mêmes : « Dans mes plus fugitives pensées, je serai inébranlablement fidèle, fidèle jusqu'à la mort. » « Oh ! pourquoi n'ai-je pas choisi, pour marcher dans la vie, la main loyale qui, en ce moment, s'appuie sur la mienne.

Lord Ulsmere m'apprit qu'il était l'hôte d'un château voisin et m'annonça, avec une amabilité dont il était peu coutumier à mon égard, qu'il serait très heureux, très flatté, si toutefois sa présence ne semblait pas importune à miss Jessie, de nous consacrer une ou deux semaines.

— Cette petite Weston me plaît, cela m'amusera de vous aider à faire votre cour.

Mon oncle m'aida si bien qu'en moins d'une huitaine, il eut fait la conquête de toute la famille.

L'ancien marchand de cuivre ne se sentait pas de joie d'être traité familièrement par un véritable lord. La maman trouvait en lui un digne appréciateur de ses liqueurs favorites et de ses festins culinaires. Quant à ma fiancée, il suffira de dire que jamais Mylord ne se présentait devant elle sans un bibelot ou un écrivain.

Ces cadeaux, accompagnés de compliments hyperboliques à sa belle nièce, étaient généralement offerts devant moi. Pourtant je remarquai, un jour, au doigt de Rosamonde, un gros diamant de la plus belle eau, et je constatai, en même temps, la disparition de la bague de saphyr que je lui avais donnée comme anneau de fiançailles, avec quel tremblement de joie, mon Dieu !

— Puis-je vous demander ce qu'est devenu mon pauvre saphyr ? demandai-je.

— Je ne l'ai pas perdu, répondit Rosamonde avec insouciance. Mais avouez, ajouta-t-elle en faisant jouer la lumière sur son doigt, qu'il est avantageusement remplacé par ce diamant qui doit valoir une somme énorme. Vous ne vous plaindrez pas de la générosité de votre oncle, je pense.

— Non, Rosamonde, repris-je avec amertume et colère. Je ne me plaindrais même pas si vous remplaciez le neveu par l'oncle. Cet échange serait, je vous assure, plus avantageux encore que celui des deux bagues. Je vous engage à y réfléchir.

— Et si je vous disais que j'y ai réfléchi ?

— Je vous en féliciterais.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Ai-je l'air de plaisanter ?

— Je ne sais trop quel air vous avez, dit Rosamonde perplexe. Depuis votre retour, vous n'êtes plus le même. Si notre engagement doit être rompu, vous ne pourrez pas dire que c'est moi qui ai changé.

En effet, elle n'a pas changé, la pauvre poupée sans âme ; mes yeux se sont ouverts. Voilà tout.

Comme je reste silencieux, elle frappe du pied avec dépit :

— Vous ne vous souciez plus de moi, c'est évident. Peut-être avez-vous laissé là-bas votre cœur aux pieds d'une négresse.

— Ne déplaçons pas la question, repris-je. Lequel préférez-vous épouser : mon oncle ou moi ?

— Il est beaucoup plus aimable que vous, fit-elle, boudeuse.

— Il est aussi beaucoup plus riche, plus noble et plus gouteux, achevai-je.

— Laissez-moi m'en aller, dit-elle trépignant de rage, car j'avais saisi ses poignets et les serrais assez fortement. Vous êtes odieux, je vous déteste, je ne vous épouserai jamais !

— Cela me suffit, dis-je, et m'inclinant respectueusement pour prendre congé : A bientôt, ma tante...

J'avais été bon prophète. Un mois après, elle était ma tante de droit.

— Vous perdez un titre et une fortune, me dit tante Jessie avec un soupir résigné, mais j'ai idée que vous gagnerez le bonheur quelque jour.

— C'est à vous que je le devrai. J'aurais été misérable pour la vie, si vous n'aviez pas coupé court à mon infatuation juvénile en m'envoyant visiter vos cannes à sucre.

— Il est certain, dit tante Jess avec complaisance, il est certain que c'était assez bien imaginé.

— Imaginé ! Que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci, mon cher enfant : ce fut par mon ordre que le jeune Philip Steward abandonna précipitamment la propriété, en ayant soin d'enlever plans, livres, devis et tout ce qui pouvait vous aider d'une façon quelconque à débrouiller le très réel désordre survenu à la mort de son père. C'est un digne et intelligent garçon. Il a été ravi de faire, à mes frais, son tour d'Europe, mais il ne demande, maintenant, qu'à aller reprendre la place que vous avez occupée si avantagusement, je me plais à le reconnaître.

— Oh ! tante Jessie, comme vous m'avez joué !

— Voici mon excuse, dit la chère vieille fée en montrant Amy qui entrait.

Je m'élançai vers l'excuse de tante Jess :

— Amy, chère Amy, dites-moi que vous m'aimez un peu, dites-moi que vous serez ma femme et ma compagne pour les beaux et les mauvais jours.

— Charley ! crie ma tante, plus effrayée qu'elle ne l'a jamais été de mon impétuosité. Malheureux garçon ! il est trop tôt, vous allez tout perdre.

Amy, très pâle, s'appuie à la porte qu'elle vient d'ouvrir. Elle me regarde, d'abord triste et incrédule, mais elle devine bien vite que je suis sincère :

— Êtes-vous sûr, balbutie-t-elle, tout à fait sûr de ne plus aimer... Rosamonde ?

— Je ne l'ai jamais aimée, dis-je vivement, si ce n'est dans une passagère folie pour sa seule beauté qui vivra ce que vivent les roses, comme



dit le vieux poète français : l'espace d'un matin. Quand la journée s'avancera, quand viendra la saison d'automne, on ne verra plus que les épines maintenant cachées sous les fleurs. Vous n'avez pas d'épines, vous, Amy, vous êtes la fleur bénie, *the christmas flower*. Je vois clair à présent : c'est depuis le soir de mon retour que je vous aime. Ne me repoussez pas, ma douce Rose de Noël... Venez à moi.

Elle vint à moi, et j'en bénis Dieu encore tous les jours, quoique nous soyons maintenant un très vieux ménage; car il y a dix ans de cela.

Tante Jess vit toujours. Elle est tellement heureuse, entre son fils, sa fille et ses petits-enfants, que le temps glisse sans paraître effleurer ses épaules inégales. C'est d'une voix absolument semblable à celle des anciens jours que je l'entends répéter :

— Charley, méchant garçon, jamais vous ne serez raisonnable, jamais vous n'aurez les manières d'un gentleman anglais.

Mais ce n'est plus à moi que cette triste prophétie s'adresse, c'est à mon fils aîné, dont l'impétueuse nature rappelle fâcheusement la mienne. Cela n'empêche pas Master Charley d'être le favori de tante Jess, quoiqu'elle vante de préférence les vertus supérieures de ses deux jeunes frères, qui possèdent déjà, même dans leurs jeux, le flegme cher aux Anglo-Saxons. Quant aux petites filles, Jessie et Amy, ce sont deux grosses *babies* dont la

fraîcheur potelée et fondante fait un singulier contraste avec la vieillesse ridée de la bonne tante, qu'elles adorent et tourmentent à qui mieux mieux.

Lord et lady Ulsmere n'ont pas d'enfants. Après la joie malicieuse de triompher sur son grand benêt de neveu, après la joie orgueilleuse de présenter partout sa belle jeune femme, Mylord n'a pas tardé à éprouver tous les désagréments d'une union mal assortie. Il y a eu abondance de scènes violentes, constant échange de reproches peu délicats. Ils vivent maintenant presque séparés. Rosamonde continue à adorer le monde qui ne l'adore plus, car, malgré une défense héroïque, sa beauté se noie chaque jour davantage sous un embonpoint envahissant.

Le vieux mari vient chez moi faire soigner ses accès de goutte par ma douce et fidèle Amy. Il partage complètement la prédilection de tante Jess pour Master Charley, et se console de n'avoir pas de fils, en pensant que ce jeune gentleman héritera de son titre et de sa fortune.

Alors, tous les rêves de tante Jessie seront accomplis, mais elle n'a pas besoin de voir cela pour remercier la Providence de notre part de bonheur.

MARIANIE DU ROCHER.

FIN



## PETITS BRETONS

Ils sont soldats d'hier et, dans la capitale,  
Les voici qui s'en vont deux par deux, lentement,  
L'air gauche et mal à l'aise en leur accoutrement,  
Éperdus au milieu de la foule brutale.

Oh ! qu'ils sont loin déjà de la lande natale  
Et comme on respirait, là-bas, plus librement,  
Dans la bruyère en fleurs sous le bleu firmament,  
En écoutant chanter la brise occidentale.

Ils les regrettent tous, pauvres petits Bretons,  
Les jours heureux passés jadis dans leurs cantons,  
Et plus d'un, par ces soirs attristés de novembre,

Alors qu'auprès de lui résonne un gai couplet,  
S'asseyant à l'écart en un coin de la chambre,  
Sanglote en égrenant tout bas son chapelet.

ÉMILE BLANDEL.





## ❖ Revue Musicale ❖

Théâtres-lyriques : Opéra : *Les Maîtres Chanteurs*. — Opéra-Comique : *Le Spahi*. — Grands concerts. — Nouvelles et nouveautés.



L'HEURE où nous écrivons ces lignes, la répétition générale des *Maîtres Chanteurs*, de Wagner, a lieu à l'Opéra. L'intérêt qui s'attache à une œuvre de ce maître, représentée pour la première fois sur notre grande scène, ne permet pas d'en parler à la légère et sans avoir pu jouir de ce spectacle, par les yeux et les oreilles. Aussi, devons-nous remettre à notre prochaine chronique le compte rendu de cet ouvrage à sensation, dont non seulement la première, mais les premières ne seront accessibles qu'aux grandes illustrations musicales et artistiques. Les modestes chroniqueurs pourront y perdre le coup d'œil d'une salle féerique, bondée d'éblouissantes toilettes et des notabilités du monde et des arts, mais ils y gagneront d'être en pleine possession de leur attention que de trop attrayantes distractions détourneraient du but de leur présence qui est d'écouter, entendre et raconter.

Du reste, il est fort difficile d'avoir, quant à présent, une donnée exacte sur le scénario primitif des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* qui, jusqu'ici, n'a pas été publié. Bayreuth cependant en possède une copie. Wagner, il est vrai, en parle à ses amis, dans sa correspondance où il raconte que, se trouvant à Marienbad au moment où il venait de terminer *Tannhäuser*, il fut pris de l'idée d'écrire une œuvre plus légère, drame ou comédie satirique. Mais à peine esquissée, la pièce ne fut pas écrite et bientôt abandonnée pour *Lohengrin* qui le passionnait et le hantait sans relâche.

Malgré l'obscurité relative qui règne sur l'état d'âme de Wagner, au moment où il pensa créer *Les Maîtres Chanteurs*, il paraît évident que,

depuis 1845 jusqu'à 1861, il ne s'occupa presque plus de cet ouvrage, et que les esquisses du scénario de 1845 devinrent le poème des *Maîtres Chanteurs*, lequel ne fut terminé qu'en 1862. Pendant ces seize années, combien la vie de Wagner ne fut-elle pas tourmentée et remplie par un travail opiniâtre, par les luttes, les espérances, les déceptions qui l'éloignèrent des idées légères et ramenèrent ses pensées vers les hautes régions qui l'avaient toujours attiré. Ce ne fut qu'en retrouvant le sol natal, où de plus douces larmes lui firent oublier celles de l'exil, que Wagner s'occupa des *Maîtres Chanteurs*. Alors la comédie satirique ébauchée à Marienbad devint un drame d'amour, où l'ironie ne perd pas ses droits et dont le scénario paraît avoir été achevé en 1862, comme nous l'avons dit. Il diffère assez sensiblement de celui qu'on nous présente aujourd'hui, mais les divergences ne portent que sur des détails. Les lignes principales, la construction, l'intrigue, sont les mêmes, assure-t-on, d'après Wagner lui-même. Satirique, il l'est certainement, mais on trouve sous la verve mordante de l'auteur les sentiments exquis de famille, de tendresse et d'amour retenus, qui répandent sur son œuvre un indicible et émouvant parfum de poésie et d'enthousiasme.

L'ouvrage a reçu les trois distributions suivantes :

Walther de Stolzing.....	MM. Alvarez, Courtois, Duffaut.
Beckmesser.....	Renaud, Noté, Bartet.
Hans Sachs.....	Delmas, Fournets.
David.....	Vaguet, Beyle, Gauthier.
Pogner.....	Gresse, Chambon, Delpouget.
Rothner.....	Bartet, Sizos.
Le Veilleur.....	Cancelier.
Foltz.....	Paty.
Ortel.....	Delpouget.
Nachtigall.....	Douailler.
Vogelgesang.....	Gallois.
Zorn.....	Laurent.
Moser.....	Cabillot.
Eva.....	M <sup>mes</sup> Bréval, Bertet, Bosman, Lowentz.
Magdalène.....	L. Grandjean, Carrère, Beauvais.

M<sup>me</sup> Hégion a fait brillamment sa rentrée dans *Aïda*.

*Le Gauthier d'Aquitaine*, de M. Paul Vidal, qui



doit passer cet hiver, sera créé par M. Saléza, M<sup>lle</sup> Delna, et M<sup>lle</sup> Ackté qui vient d'avoir un grand succès dans Marguerite de *Faust*; quel excellent trio!

*Le Spahi*, poème lyrique en quatre actes, de MM. Louis Gallet et André Alexandre, d'après Pierre Loti, musique de M. Lucien Lambert, a eu un succès d'estime à l'Opéra-Comique.

Le roman de P. Loti, dont le charme réside dans des descriptions de paysages, visions mystérieuses de ces lointaines contrées, dont la vie se présente à l'imagination sous les couleurs d'une poésie chaude et vibrante, pouvait-il fournir un sujet suffisamment scénique pour défrayer quatre actes? Non; quel que soit la maîtrise du musicien, l'élément descriptif y occupe une trop large place. Les librettistes ne pouvaient que réduire l'action à l'épisode d'amour, qui se déroule à Saint-Louis, du Sénégal, entre le spahi français Jean et la négresse Fatou, passant à côté des ravissants développements littéraires de Loti, qui eussent merveilleusement servi la symphonie. Si la partition manque de clartés psychologiques dont le roman est enveloppé, on y peut voir que le compositeur a bien réussi dans la partie orchestrale: ouvertures, préludes, scènes pittoresques, où on trouve l'habileté d'un musicien qui connaît son métier.

Dans la partie vocale, on aurait aussi quelques jolies pages à signaler: un *Andante con moto* au deuxième acte et de remarquables récitatifs au premier comme au dernier. Les danses exotiques sous les grands palmiers, accompagnées des chœurs du peuple, ne manquent pas d'une bonne couleur orientale; et les dernières scènes du dernier acte réveillent l'enthousiasme quand retentissent les accents de l'hymne national français.

Il nous reste à dire que *Le Spahi* est la première œuvre scénique couronnée au concours de la Ville de Paris (1896), et qui obtint à M. L. Lambert le prix de 10,000 francs. Déjà connu des musiciens par de bonnes compositions, nul doute qu'avec un livret plus mouvementé, le jeune lauréat eut entièrement réussi à mettre en lumière sa science, son inspiration, souvent heureuse et ses facultés créatrices.

A part M<sup>lle</sup> Guiraudon, qui a beaucoup plu par sa gentillesse, mais dont la jolie voix ne dissimule pas une diction des plus imparfaites, l'interprétation a laissé à désirer.

Il est décidé que M. Carvalho montera au cours de cette saison *La Louise*, de M. Charpentier, et qu'il s'est entendu avec M<sup>lle</sup> Sybil Sanderson pour une série de représentations en février. Ajoutons qu'il a remis *Don Juan* à la scène et que le grand chanteur Maurel y est admirable.

L'ouverture des concerts Colonne a eu lieu devant une salle comble. L'orchestre du Châtelet a fait entendre dans différentes matinées de nombreux chefs-d'œuvre qui s'imposent toujours au-

tant par leur valeur que par la perfection d'une impeccable exécution. C'est ainsi que l'ouverture de *Manfred* une des plus belles inspirations symphoniques de Schumann, la symphonie héroïque de Beethoven avec sa magnifique marche funèbre, puis sa dernière symphonie en *ré* si magistrale ont été acclamées avec un réel enthousiasme. On a encore entendu le si distingué pianiste Raoul Pugno, incomparable dans les brillantes variations symphoniques de C. Franck et exquis dans la délicieuse page de Schumann: *Au Soir*. Le célèbre virtuose Sarasate a transporté l'auditoire avec le superbe *concerto* en *si* mineur, de Saint-Saëns, comme dans une *Suite*, de Raff, dont la prodigieuse virtuosité de M. Pugno faisait le principal mérite. Immense succès pour l'éminent chef et son orchestre.

Les matinées de musique ancienne et moderne que M. Colonne vient de créer pour le jeudi, au Nouveau-Théâtre, ont commencé le 4 novembre. La salle était trop exigüe pour contenir la foule attirée par un programme qui étincelait sous les noms des grands maîtres: Mozart, Loti, J.-S. Bach, Haydn, Rameau, dont les *pièces de concert*, tirées de la belle édition que publient en ce moment MM. Durand, sont du plus haut intérêt. Il suffit de citer les noms des divers interprètes de ces œuvres rares. Ils s'appellent Sarasate, Diemer, A. Parent, J. Delsart, etc., pour comprendre le succès de ces séances. M. Engel a fait goûter le charme des ravissantes mélodies de Fauré; l'orchestre a fait admirer le chœur des *Bohémiens*, de Schumann, et l'archet merveilleux de Sarasate s'est surpassé dans la belle expression qu'il a donnée à un nocturne de Chopin. La matinée s'est terminée avec la brillante ouverture de *La Princesse Jaune*, de Saint-Saëns, dont le succès a prouvé que notre grand maître moderne n'avait rien à redouter de ses aînés célèbres. M. Colonne doit être heureux; les jeudis du Nouveau-Théâtre sont fondés, et leur réussite est complète. Ajoutons qu'avant chaque pièce du programme, des notes explicatives rédigées avec compétence, par M. Ch. Malherbe, sont lues par M. Rameau, de l'Odéon.

— En terminant, signalons à nos lectrices deux charmantes mélodies d'Irénée Bergé, prises dans sa collection: « Chansons des Champs »: *Aller et Retour*, et *Chanson aux Petits Oiseaux*. La première, d'une originale et naïve gaité, la seconde d'une discrète et tendre expression. Toutes deux point banales, et écrites avec art pour toutes les voix. Éditeur: E. Baudoux, 30, boulevard Haussmann.

MARIE LASSAVEUR.

*Dernière heure.* — La première des *Maîtres Chanteurs* a été un complet triomphe.

M. L.





## Causerie de Quinzaine



L'ANNÉE va finir; comme elle a été courte! L'avons-nous bien employée au moins?

Telle est la question que nous nous posons tous, sages ou fous, dans l'intimité de nous-même. Car il n'y a pas à dire, si échevelée que soit une vie, si vide que soit un cœur, si dépravée que soit une conscience, quand ces dernières heures d'une année sonnent à l'horloge du temps, on écoute,

malgré soi, ces douze coups répétés avec une inexorable exactitude et l'on pense: l'avare a son trésor pour compter ses bénéfices, la coquette a sa beauté pour en constater les progrès ou la décadence, l'ambitieuse a ses espérances réalisées ou anéanties; la mère récapitule, non pas ses soins et ses tourments, c'est un compte qu'elle tient fort mal; mais les bonheurs, les succès ou les chagrins de ses chers petits passent et repassent sous ses yeux. Et vous, jeunes filles, à quoi pensez-vous à cette heure?

Sans doute, chacun fait cet examen à sa manière, interprète les résultats à sa façon; c'est tantôt une lumière diffuse qui passe et s'éteint lentement, éclairant à peine la masse des pensées et des actions; tantôt un éclair qui, d'un coup, fait resplendir les points les plus obscurs; tantôt une douleur lancinante, une palpitation angoissée, qui précède la réflexion; pour les plus mauvais, la rage sourde de révolte impuissante contre le temps qui ne leur appartient pas, qui reste leur maître en dépit de tout et les conduit sûrement au vengeur, qu'on l'appelle Éternité ou Néant.

Pour les meilleurs, et nous en sommes, j'imagine, sans quoi je n'en parlerais pas avec cette désinvolture, ce mois est comme une halte réparatrice pour prendre des forces avant de fournir une nouvelle course vers les inconnus de l'année qui va naître.

Nous n'avons pas été sans reproches, pécaïre; on n'est jamais sans reproches, mais nous avons fait ce que nous avons pu. Nous avons été légères neuf fois, mais la dixième occasion nous a donné

le triomphe, qui amène un sourire sur nos lèvres serrées par l'effort de la réflexion. Nous avons été coquettes, oh pas dix fois, mais vingt, mais cinquante, mais cent. A vrai dire, nous ne savons pas combien; on s'égare, on se perd dans ce calcul incalculable; mais, nous nous souvenons qu'un soir pour faire plaisir à une amie, à notre mère, ou à notre bon ange, nous avons renoncé à être la plus jolie, la plus spirituelle, la plus admirée; qu'une autre fois nous avons retenu sur nos lèvres malignes le mot cruel que nous ne voudrions pas qu'on dit de nous; que nous nous sommes privées d'un bien-charmant superflu, pour fournir au nécessaire d'un autre...

Mignonne, qui lisez cela sur la page de votre vie avant de la tourner, souriez à l'année qui passe, souriez à l'année qui vient et venez que je vous embrasse, moi l'ange des souvenirs, l'ange de la jeunesse pure, droite et généreuse. Je vous donnerai non pas le bonheur parfait, il n'est pas de ce monde; non pas la victoire certaine, elle est au-dessus de nos efforts, Dieu ne nous l'accorde qu'à son heure, mais la paix confiante qui rendra vos belles années plus belles, vos brillantes espérances plus brillantes, votre courage plus ferme, vos chagrins sans amertume, votre dévouement plus entier...

— Eh! Madame l'Ange, c'est bien le moment de prêcher. Je vais ce soir à mon premier bal; j'ai la tête hérissée de bigoudis; la couturière est en retard, papa déclare que nous rentrerons à minuit, l'heure du cotillon. Comment voulez-vous que je songe à l'année passée, à l'année prochaine, aux angoisses de votre psychologie fin d'année, et à vos promesses apocalyptiques? Je suis à l'envers, j'ai déjà renversé une bouillotte, cassé le cordon de mon jupon, marché sur la queue de mon chien; maman ne fait que me gronder; Black hurle sous mon lit...

— Assez, assez, ma pauvre enfant, je vois cela d'ici, c'est le chaos, c'est l'enfer. Allez au bal, amusez-vous bien, demain je repasserai.

En attendant, nous ferions peut-être bien de parler un peu des événements de la quinzaine; mais, en vérité, ils ne sont faits ni pour vous plaire, ni pour vous édifier. Un fou qui trouve moyen d'assassiner plusieurs douzaines de bergers sans être inquiété par la justice; un traître à la patrie qui veut se faire réhabiliter par le mensonge; un ministre las de signer des décrets, qui s'ouvre le



ventre, sans doute pour montrer ce qu'il avait dedans, etc. J'imagine que, pour ces tristes héros, l'examen dont nous parlions tout à l'heure amènera plus de grimaces que de sourires.

Puisque les événements extérieurs, même en allant jusqu'au Japon, ne nous fournissent que des sujets tragiques, adressons-nous au théâtre; nous rirons peut-être. Hélas non, le théâtre est devenu tel qu'on n'a qu'à s'y voiler la face; alors, adressons-nous à l'Opéra-Comique... Ah! bien oui, comique, j'y suis allé trois fois dans la même semaine: *Carmen*, un assassinat et un suicide; *Don Juan*, deux assassinats; *Le Spahi*, trois cents hommes massacrés; laissons tout cela, et allons aux Tuileries à la *Fête des Chrysanthèmes*. Voilà au moins un joli titre qui ne nous donnera pas mal au cœur.

— « Une bonne idée que cette exposition hivernale », disais-je à une amie venue du fond du Poitou et très attachée à la routine de province.

Elle me répondit avec une moue expressive:

— « Je vous avoue que je n'aime pas ces fleurs là, elles sont toujours en désordre, et puis des couleurs fanées! »

Escrimez-vous, savants jardiniers à faire des sélections, des semis, des engrais, des pincements, des rempotages étudiés, combinés, essayés, raisonnés pour obtenir ces formes étranges de la fleur étrangère, ces nuances veloutées, si en harmonie avec la saison, pour qu'on vienne souffler sur votre enthousiasme et votre triomphe par une pareille profession de foi!

Il y avait beaucoup de monde dans le hall des Tuileries, et j'ai vu au moins autant de chinchillas que de chrysanthèmes; c'est un uniforme chez les parisiennes cet hiver, et elles ont raison de l'adopter, car la jolie petite bête grise encadre frioleusement et gracieusement les jeunes visages, que coiffent à ravir les turbans de velours adoptés presque aussi exclusivement.

Mais s'il y avait foule aux Tuileries, ce n'était pas pour faire tort à l'encombrement de la rue de la Pépinière à l'heure où nos amis les Russes faisaient de la musique dans leur caserne, ou en sortaient pour recevoir les chaudes ovations des Parisiens. Nous voici revenus aux beaux jours de l'*Union*, non pas maritime, militaire ou politique, mais harmonique, harmonieuse. On ne se plaindra pas que nous faisons les choses à demi. Voilà que j'empiète sur le domaine de mes aimables confrères, j'ai rêvé toilettes, j'ai parlé musique! Revenons à nos petites affaires, je veux

dire à notre journal. Comme vous, en cette fin d'année, il a fait son examen et il n'a que des conquêtes à enregistrer; lui aussi se résume pour vous dire ce qu'il a fait, ce qu'il compte faire, afin de devenir de plus en plus votre guide, votre ami, votre plus chère distraction. L'entente a été si complète de lui à vous, le succès de sa transformation si entier qu'il songe à de nouveaux progrès.

Le petit billet rose caché aujourd'hui entre ses feuilles, pour que vous ayez le plaisir de l'y chercher, vous donne le moyen, en étendant son influence, d'augmenter la somme de plaisir qu'il vous apporte tous les quinze jours; nous vivons dans un siècle de coopération et de mutualité, l'idéal pour toutes les combinaisons matérielles est d'être producteur et consommateur tout à la fois, on se syndique, on s'appuie les uns sur les autres et l'on arrive à des résultats étonnants. Essayons, essayez, pour les choses de l'esprit et du cœur, vous savez bien que votre journal, comme le ciel, rend le centuple de ce qu'on lui apporte. Beaucoup d'abonnées, beaucoup d'agrément; encore plus d'abonnées, encore plus d'agrément. — Amen.

Mes chers lectrices, vous m'avez fait bien souvent le plaisir de me demander si je ne publiais rien en volume. Vos instances m'ont touchée et donné confiance dans la réussite d'un travail que je veux mettre sous votre protection. C'est à vous que j'ai pensé quand je l'ai entrepris, c'est vous qui direz ce qu'il vaut.

Il s'agit de légendes recueillies sur les jeunes saintes françaises qui sont les patronnes reconnues de nos cités. *La Vierge Solange* (1) est la première en date dans ces récits, elle est écrite en vieux français, j'espère que cela ne vous fera pas peur. La seconde s'intitule *Pater et Filia*, elle n'est pas en latin et parle de la Gauloise Estelle, patronne de la Saintonge. La troisième, *Berthe de Dieu* (Godeberthe)... mais, cette dernière n'est pas encore imprimée, n'anticipons pas; qu'il vous suffise de savoir qu'il m'est très doux d'écrire pour vous et de vous entendre dire que vous me rendez un peu de l'affection que je vous envoie du bout de la plume et du fond du cœur.

C. DE LAMIRAUDIE.

(1) Chez l'auteur: Saint-Germain-de-Louviers (Eure), *La Vierge Solange*: 1 fr. 10. *Pater et Filia*, 1 fr. 60. Mandats-poste.

